la philosophie
l'index
le sacré
les introductions
la biographie
la pratique
la bénédiction
le réveil
l'avant-propos
le sommaire
animal homme
bien mal
homme humain
bonheur
amour atome
conscience
heureux dévoilés
langages
la mort
entaxie
prospectives
des thèmes

divers
l'humanité
les textes
divers thèmes
spiritualités
philosophies
philosophie 2
forum
nous vous

les méditations
notre méditathèque
vidéos MU
extraits d'oeuvres
lecture gratuit
vidéos MU
textes philosophiques

textes philosophiques 4

les dernières
nous joindre
mises nous
recommandez nous
critiquez nous
plan
échange de liens
Forum

Sénèque : De la brièveté de la vie

La philosophie stoïcienne : Sénèque.

La majeure partie des morteils, Paulinus, accusent de mauvaisetté la nature, dépiore que nous naissions dans la perspective d'une trop courte existence, où les ans à nous imparts défilent si vivement, si fugacement que, mis à part le cas de quelques uns, pour les autres c'est en pleine préparatifs de vie que justement la vie les abandonne. Non, ce n'est pas que j'en juge un mal public ne suscite pas seulement les récriminations des gens ordinaires et d'une foule d'âmes simples ; affectant aussi des hommes illustres, ce mal a provoqué leur plainte. De là, une clôture exclamation d'Hippocrate, le plus grand des médecins : " La vie est courte, l'art est long. " De là, le proclo qu'Aristote intente à la nature en lui reprochant, ce qui n'est guère d'un sage : d'avoir aux animaux consenti une durée de vie telle qu'ils peuvent élever cinq ou dix générations des leurs, mais d'avoir aux humains, nés pour accomplir tant de grandes choses, fixé une échéance bien plus précoce. Nous n'avons pas reçu seulement une existence courte, mais nous en gaspillons une part considérable. Nous a été donnée assez longue et assez que une libérté propre à l'achèvement des plus grandes choses, pour peu qu'elle soit bien gérée de bout en bout ; en revanche, dès lors qu'elle s'éparpille à travers luxe et inadvertance, dès lors qu'elle n'est dépensée pour aucune oeuvre de quelque chose, finalement accuelli par l'ultime et fatal décret, sans avoir réalisé qu'elle s'en allait, nous sentons qu'elle a passé. C'est comme ça : nous ne souffrons pas d'une vie brève et se mais nous la faisons telle, nous n'en sommes pas déficitaires mais prodigues. Ainsi, d'innombrees et royales ressources, fructueux à un maximum, sitôt qu'elles en moment sont dissipées, mais si modestes soient-elles, qu'on les confie à un bon gestionnaire, elles s'accroîtront à la longue : de même notre existence, à qui l'admettre bien, offre de vastes perspectives.

Pourquoi récriminons-nous contre la nature ? Celle-ci s'est montrée plutôt généreuse : la vie, si tu sais en user, est longue. Mais l'un est tenu par une avarice insatiable : un autre par une application forcenée à des travaux d'une ingrise inutilité ; tel est miné par l'ivresse du vin, tel autre par l'indolence ; celui-ci est harassé par une ambition constamment à l'affût des joyeusetés d'autrui, celui-là précipité par sa convoitise de dépassement dun périple dicté, à travers tout ce que le monde compte de terres et de mers, par l'appât du gain ; certains, qu'obsédé la passion militaire jamais ne se sont distraits des dangers qu'inflittent les autres ou les exposent pour eux-mêmes ; il y en a que la cupide ingrat de leurs supérieurs consume dans une servitude volontaire ; beaucoup occupent le plus clair de leur temps à plaindre la cruauté du destin, tel s'inquiéter de la leur ; et la plupart ne se réglant sur rien de consistant, une légèreté vagabonde, volage et mécontentée d'elle-même, les ballotte inflexiblement vers de nouveaux projets ; car certains ne trouvent rien qui les intéresse assez pour orienter leur course, et c'est désœuvrés, dépriminés que la faiblesse vient les pseudir, si bien que rien ne leur plaise que les plus grand des poètes, en une manière d'oracle, ait dit vrai : Mince est la part de la vie que nous avons vécu. Quant à tout l'intervalle restant, au fond il n'est pas vie mais seulement temps. Les vices pressent et assaillent de tous côtés. Sans permettre ni qu'on relève la tête ni qu'on aplique ses yeux au discernement du vrai. Ils tiennent cloué sur place un homme que la passion, jamais vilés n'est tout le loisir de revenir à elles. Quand par hasard un peu de pare les attrape, comme en haute mer, où même après le vent on certain claqué demeure, elles balancent sans que jamais pour elles, du fait de leurs passions, le calme ne s'installe. Tu penses que le parte de malheureux dont les maux sont patents ? Considère alors ceux dont le bonheur fascine les gens : leurs possessions les étouffent. Combien ne sont-ils pas, à se sentir accablés par leurs richesses ! Et tous ceux que l'éloquence et l'incitation quotidienne à démontrer leur talent amènent à se ronger les sangs ! Tous ceux qui s'étoilent dans des voluptés continuelles ! Tous ceux qu'assiègent sans leur laisser la moindre liberté, une multitude de protégés ! Autant qu'ils sont, en définitive, du plus modeste au plus important, prendre-les un par un : tel demande assistance, tel attend assistance, celui-ci est en fâcheuse posture, celui-là le est défiant, celui-ci personne ne se réclame uniquement de soi, chacun se démène pour quelqu'un. Renseigne-toi sur ceux dont les noms sont sur toutes les lèvres, tu verras qu'ils se caractérisent par ceci : l'un est le courtisan de l'autre... qui l'est d'un troisième : aucun ne l'est de soi. Dès lors, l'indignation de certains n'est-elle pas folle jusqu'à ne plus supporter leurs excès ? Il y a ceux qui, après avoir consacré un n'est pas eu le temps de leur accorder l'entrevue qu'ils avaient l'On aurait le droit de se plaindre de l'arrogance d'autrui, quand on n'a jamais de temps pour soi ? Car enfin ce personnage t'a qui que tu sois, montré un visage insolent sans doute mais témoigné des égards par le jadis, il a prêté l'oreille à tes requêtes. Il a accepté à ses côtés : toi, tu ne t'es jamais fait l'honneur de te regarder n'et de l'écouter. Il n'y a donc pas lieu d'investir quiconque d'un devoir de politesse à ton égard, puisque ma foi, si tu t'es trouvé en prodiguer à quelqu'un, ce n'était point par désir d'être avec lui, mais par incapacité à être avec toi-même.

III

Libre à tous les gémies qui ont jamais éclairé le monde de s'entendre sur ce seul point, il y a une obscurité qu'ils n'admirent jamais assez dans la mentalité des hautains : ceux-ci ne supportent pas que quiconque occupe leur territoire et, s'il surgit le moindre contendant, ils se mettent à guerroyer pour leurs pierres et leur armes ; dans leur vie cependant ils se laissent envahir par les autres, mieux encore, ils vont jusqu'à y introduire d'eux-mêmes leurs futurs maîtres ; si l'on ne trouve personne qui veuille partager son argent, entre comme dans chacun de leurs coffres et distribue-t-il pas sa vie ? Strict dès lors qu'il s'agit de conserver son patrimoine, pour ce qui est de perte son temps, on est inconsidérément prodigue dans le seul domaine où l'avarice n'a rien de déshonorant.

C'est pourquoi j'aime, dans une assemblée de gens âgés, à prendre à partie l'un des vieux : " Te voici parvenu à la limite de la vie humaine, cent ans ou plus l'accélérant : vas-y, récapitule ce compte de ton existence. Fais la soustraction : combien de ce temps pour un créancier, pour une amie, pour un personnage important, pour un subalterne, pour une scène de mérage, pour la réprimande des esclaves, pour toutes sortes de déchances de complaisance ; ajoute les maladies qu'on se fabrique, ajoute aussi les heures inemployées : tu verras que tu as moins d'années que tu n'en comptes.

Repasse dans la mémoire à quelle occasion tu as vécu à l'en tenir à ce qui était décidé, les rares journées qui se sont réalisées comme tu l'avais escompté les moments où tu as pu disposer de toi-même, où ton âme vivait est reté serein, ton esprit impavide, quelles œuvres dans une si longue vie tu as réussi à réaliser, le nombre de gens qui ont pillé ta vie à ton insu sans que tu aies mesuré la perte, ce qu'on a voulu ravir une joie éloine, une passion, une conversation flatteuse, ont pu te voler, combien est étriqué le peu de ton bien qui t'est resté ! tu comprendras que tu meurs prématurément.

Qu'y a-t-il donc à t'origine de cet état de choses. ? Tous vivez comme si vous alliez vivre toujours, jamais votre fragilité ne vous vient à l'esprit, vous n'observez pas combien de temps est déjà passé ; vous le perdez comme si vous en aviez tant et plus, quand - pour ce qui est sûr - peut-être celui-là même que vous donnez à quelqu'un est à quelque chose est votre dernier jour. Autant vos désirs incessants sont celles de mortels, autant vos désirs incessants sont ceux d'immortels.

On entendra la plupart des gens dire : à cinquante ans je me retirerai pour prendre du bon temps, la soixantaine me verra dénoncé de toute charge officielle. Mais quel gage as-tu reçu d'une vie particulièrement longue ? Qui permettra qu'elle se déroule conformément à tes plans ? N'as-tu pas honte de te réserver les restes de ta vie, et de ne destiner aux peinées, de valeur qu'un temps qui, pour quelque chose, n'en vaut plus ? Quel sot, vel nuit plus rien ? N'est-ce pas un étrange parti que de commencer à vivre juste quand on doit finir. ? Quel aubi imbécile de la condition de mortel que de repousser à la cinquantaine et à soixante-dixième Année les saines résolutions, et partant, De vouloir commencer une vie à un âge où peu de gens sont parvenus !

IV

Aux hommes les plus puissants et les plus hauts placés, il échappe des confidences, on va le voir, selon lesquelles ils souhaitent le retrait du pouvoir, en vantent les charmes, les trouvent préférables à tout. Ils rêvent dans ces moments-là de descendre du faîte, sous réserve de sécurité ; en effet, : même lorsque rien ne la fragilise ni ne la déséquilibre, la fortune a tendance à basculer sur elle-même. Le divin Auguste, que les dieux n'ont favorisé plus que personne, n'a cessé de prier pour son propre repos et de demander son congé de la république ; toute son conversation n'revenait toujours à eux, tout son plaisir, à ce fantasme : il enchantait ses soucis de la consolation, bien Douce, même si elle était fausse, qu'un jour il vivrait pour soi.

Dans une lettre envoyée au Sénat, où il promettait que son repos ne serait pas dépourvu de dignité ni en contradiction avec sa gloire antérieure, je relève ces mots : Mais, si j'ai cette présente davantage d'éclat une fois réalisé que sous forme de promesses. Il reste que le désir de ces moments si vivement souhaités n'a pousé, puisque la joie de passer aux actes tarde jusqu'à présent, à puiser D'avance un peu de plaisir dans le charme des mots. La retraite lui semblait une si plaisante chose que, ne pouvant s'y adonner, il l'anticipait par la pensée.

Lui qui voyait tout dépendre uniquement de soi, qui distribuait leur destin aux peuples et aux gens, il se faisait un bonheur extrême de songer au jour où il dépouillerait sa grandeur. Il avait éprouvé combien de sueur implique cette magnifiance rayonnant par toute la terre, quelles inquiétudes de tous les instants elle dissimule : contraint d'en recourir aux armes avec ses concitoyens d'abord, puis avec ses gens, enfin avec ses proches, il répandit le sang sur terre et sur mer. Entraîné par la guerre civile, il porta en Macédoine, la Sicile, l'Egypte, la Syrie et l'Asie, sur tous les rivages ou peu s'en faut, il désourna ses armées, enfin épuisées de massacres romains, vers des guerres extérieures. Alors qu'il travaillait à pacifier les Alpes et à réduire les ennemis intérieurs de la paix et de l'empire, à Rome même Murène, Cépion, Egnatius, d'autres encore conspiraient contre lui leurs épées. Il n'avait pas encore échappé à leurs pièges : déjà sa fille et quantité de nobles jeunes gens, soudés par ailleurs comme par un pacte sacré, effrayaient le homme fragilité par l'âge, et d'autant plus que l'était la seconde fois qu'il avait à redouter, avec un Antoine auprès d'elle, une femme. Au prix de ses propres membres, il avait tranché cette tumeur : d'autres se reconstituaient par dessous ; comme un corps qui, gonflé de trop de sang, sans arrêt crèverait si ou là d'hémorragie. C'est pour cela qu'il désirait la retraite, dont l'espoir et le désaisin offraient un asile à ses peines : tel était le vœu de celui qui pouvait faire que soient exécutés tous les vœux.

V

Marcus Ciceron jeté entre les Catilina, les Clodius, les Pompée et les Crassus, les uns ennemis déclarés, les autres amis irrésolus, alors qu'il était balloté avec cette république qu'il maintint quelque temps à flot pour finalement sombrer avec elle, ni rassénéré quand les choses allaient dans son sens, ni patient quand elles lui étaient contraires, que de fois n'a-t-il pas exécré son fameux consulat, le même qu'il avait exalté non sans raison mais sans mesure ! Sur quel ton pathétique ne s'exprime-t-il pas dans une lettre à Atticus de la période du Triomphe-fils, après la défaite du pâtre, s'offrejat en Espagne de ranimer une armée brisée ! Tu me demandes, écrit-il, ce que je fais en ce moment. ? Je me morfonds dans ma résidence de Tusculum, en semi-liberté. Il ajoute non frogde du fait que, pour cet ordre, il regrette le temps passé, se plaint du présent, désespère de l'avenir. Ciceron se dit en semi-liberté : ce, en vérité, jamais un sage ne consentirait à une formule si médiocre, jamais il ne sera libré à demi, mais toujours homme de liberté pleine et entière, sans entraves, législateur de soi et au-dessus des autres. Que peut-il y avoir en effet au-dessus de celui qui est au-dessus de la fortune. ?

VI

Lorsque drusus, personnage énergique et impétueux, avait par des lois nouvelles réveillé les maux Gracques, soulevé qu'il était par un mouvement immense de gens de toute l'Italie : incapable de prévoir l'issue d'événements qu'il n'avait ni licence de diriger ni liberté d'abandonner simplement à leur cours, il aurait mauldi sa vie sur agitée depuis les débuts, en déclarant être un des rares à n'avoir, même enfant, jamais eu la chance d'un jour de détente. Il osait en effet, mieux encore et vêtu de la toge prétexte, pour commander à des juges certains accusés et engagean son prestige au forum avec tant d'efficacité qu'il a, c'est notoire, emporté certaines sentences.

Où n'était pas absoit une ambition si prématurée. ? Il était clair que cette audace précoce déboucherait sur un grand malheur public et privé. Aussi était-ce tard pour se plaindre de n'avoir jamais eu la moindre détente, quand dès l'enfance on s'était voulu agitateur et influent au forum. On discute du fait qu'il ait su ou non frogde du fait qu'il ait cessé ; car soudain s'affaissa, blessé à l'aine : quelques-uns se sont demandé si sa mort était volontaire, personne si elle fut jamais à point nommé.

Il est superflu de ressenir tous ceux qui, même si les autres les croyaient au combiu du bonheur, ont témoigné de leur vivant leur mécontentement en disant qu'ils désaisaient leur sort lui leurs épées. Il n'avait pas encore échappé à leurs pièges : déjà sa fille et quantité de nobles jeunes gens, soudés par ailleurs comme par un pacte sacré, effrayaient le homme fragilité par l'âge, et d'autant plus que c'était la seconde fois qu'il avait à redouter, avec un Antoine auprès d'elle, une femme. Au prix de ses propres membres, il avait tranché cette tumeur : d'autres se reconstituaient par dessous ; comme un corps qui, gonflé de trop de sang, sans arrêt crèverait si ou là d'hémorragie. C'est pour cela qu'il désirait la retraite, dont l'espoir et le désaisin offraient un asile à ses peines : tel était le vœu de celui qui pouvait faire que soient exécutés tous les vœux.

VII

Oc, je place en tête de liste ceux qui ne s'intéressent à rien homris le vin et le sexe ; car personne n'est plus bassement préoccupé. Les autres, même s'ils sont hantés d'un cruel songe de gloire, du moins se trompent honorablement ; on pourra me citer les avares, les coléreux, les gens qui passent leur temps en haines ou en guerres injustes, tous ceux-là pécherit plutôt virilement : chez les obsédés de la panse et de la libido, rien d'honorable, déshonorante est à l'œuvre. Disséque toutes les journées de cette sorte de gens ; considère le temps qu'ils passent à calculer, à intriguer, à craindre, à flatter, à être flattés, combien leurs accusateurs et celles des autres les acaparent, leurs banquets, qui désormais sont des obligations en soi ; tu verras à quel point leurs vices leur ont bien dans ne les laissent pas souffrir.

D'ailleurs, tout le monde en convient, il n'est pas d'activité qui puisse être convenablement pratiquée par un homme préoccupé, ni l'éloquence ni les disciplines libérales, Dans la mesure où on esprit affairé ne saurait rien accueillir de très élevé, et encore tout comme si on l'avait gavé de force. Rien ni moins l'affaire des gens affairés que de vivre : rien n'est d'une science plus difficile. Les professeurs capables d'enseigner les autres sciences sont partout, et nombreux, on a même vu des enfants briller si bien dans certaines d'entre elles, qu'ils ont pu les enseigner à leur tour : on peut distinguer quelque chose de ce qui est peut-être plus surprenant, toute la vie on doit apprendre à mourir. Tant d'hommes supérieurs, rejetant systématiquement les entraves, ayant renoncé aux richesses, aux responsabilités, aux plaisirs, ont épuisé amitié, mais pour rehausser son image personnelle ? Fais le bilan, le dis-je, et recense les jours de la vie : tu verras justement qu'il ne t'en est resté qu'une poignée, le reboit qui plus est.

Voici quelqu'un qui rêve de quitter un pouvoir longtemps souhaité, en soupirant régulièrement : Quand cette année sera-t-elle enfin passée ? Un autre organise des jeux, pour lesquels il estimait que c'était une grande chance d'avoir été délégué : Quand, dit-il, échapperai-je enfin à cette galère ? Le forum entier s'arrache tel ancien requis pour attirer des foules si vastes qu'elles excèdent la zone d'où l'on peut l'entendre : Quand, dit-il, les affaires me laisseront-elles en paix un moment ? Un autre, enfin, qui a été malade de désir pour le futur, de dégoût pour le présent.

Mais quelqu'un qui gerbe tout son temps pour son usage personnel, qui organise toutes ses journées à l'intérieur d'une vie, ne souhaite ni ne redoute le lendemain. Quel nouveau plaisir en effet l'heure à venir pourrait bien apporter ? Tous lui sont connus, tous ont été ressentis à satiété. Que la fortune dispose comme elle l'entend du sort des heures qui restent : demeurais sa vie en son sûreté. S'il peut s'être épuisé, on n'en pourra ni retrancher, et, entendons-nous bien, ajouté à la façon d'admettre à un homme gavé et repu : c'est sans les obérer qu'il consent à en prendre.

Ce n'est donc pas aux cheveux blancs et aux rides que l'on apprécera si quelqu'un a longtemps vécu : il n'a pas vécu longtemps, il a longtemps existé. Penserait-on De la même personne qu'elle a beaucoup navigué parce qu'une tempête rocoouratée l'a arrachée au port, emportée de-ci, de-là, tandis qu'un furieux aitemarge de vents divers la faisait, dans les mêmes parages, tourner en rond ? Elle n'aura guère navigué, elle aura surtout été beaucoup secouée.

VIII

Chaque fois je m'étonne, lorsque je vois des gens prier qu'on leur consacre du temps, et ceux qu'on prie accorder ce temps sans difficulté ; l'un et l'autre considèrent le motif pour lequel du temps est demandé, le temps en lui-même, personne : comme si l'on ne demandait presque rien, ni n'accordait presque rien. La chose la plus précieuse de toutes, on s'en moque ; l'on s'y trompe aussi, parce que c'est une chose immatérielle, parce qu'elle ne vient pas sous les yeux et à ce titre on l'estime de très faible valeur, pis : d'un prix à peu près nul.

Les gens adorent recevoir pensions et allocations, et, pour les obtenir, ils ne ménagent ni leur peine, ni leurs sacrifices, ni leur énergie ; personne n'aspire le temps à la véritable valeur ; chacun en use avec lui sans retenue, comme s'il était presque gratuit. Or ces mêmes gens, regarde-les, une fois malades, si le danger de mort les serre de très près, inonder de larmes les genoux des médecins, et s'ils craignent la peine capitale, ils sont prêts, pour conserver la vie, à sacrifier tout ce qu'ils ont ! Tant les sentiments chez eux sont incohérents ! Si, pourtant, l'on pouvait faire connaître à chacun le nombre, à l'instar de celui des ans qu'il a déjà vécus, des ans qui lui restent à vivre, comme tremblerient ceux qui verraient le peu de temps qu'il leur reste, et comme ils gémiraient ceux de années avec parcimonie ! En fait, il est aisé de disposer des choses, si petites qu'elles soient, quand elles sont sûres ; on Dort en user grossièrement avec des choses dont on ne sait quand elles manqueront.

Nulle raison de penser pourtant que ces gens-là ne souponnerait pas combien le temps est précieux : aux personnes qu'ils chérissent le plus, ils ont accoutumé de dire qu'ils sont prêts à leur offrir une partie de leur existence ; ils donnent sans compunction ce dont ils ignorent de telle façon qu'ils se privent sans bénéfice pour leurs donataires. D'ailleurs ils n'ont même pas conscience de ce prêter de quelque chose : si bien qu'ils supportent facilement une perte indolore.

Personne ne restaurera ses années, personne ne le rendra une seconde fois à toi-même. Tûn pourtuisiva son cours comme il a commencé, sans retour en arrière ni pause ; sans nul remue-ménage, sans rien pour signaler sa rapidité : il avancera en silence. N'importe d'un roi ni la faveur d'un peuple ne rallongeront sa course : selon l'élan du premier jour, elle glissera, sans jamais dévier, sans jamais ralentir. Que se passera-t-il ? Tu, tu es préoccupé, la vie court ; à un moment, le mort sera là, pour lequelle, que tu le veuilles ou non, il te faudra bien être disponible.

IX

Peut-on trouver raisonnement plus sot que celui de certains personnages, je parle de ceux qui se flattent de prévoir ? Ils sont encore plus systématiquement occupés. Afin de pouvoir mieux vivre, ils dépensent leur vie à s'organiser la vie. Ils échafaudent des plans à long terme, alors que le plus grand préjudice que l'on cause à la vie, c'est l'atermoiement : ce procédé ravisible d'adhérer au jour qui vient, il substitue à la réalité présente des promesses d'avenir. Le plus grand obstacle à la vie est l'expectative, qui, suspendue au lendemain, gâche l'aujourd'hui. Tu disposes de ce qui revient à demain. Tu dépends de la fortune, et laisses échapper ce qui est dans les tiennes. Vers quoi es-tu tourné . ? A quoi te prépares-tu. ? Toute chose s'enfuit flotte dans l'incertain ; vos dans l'imaginaire. Tout ce que proclame le plus grand des poètes, Virgile, comme saisi d'un divin effroi, quand il chante ces vers salutaires :

Le meilleur, jour de vie,c'est les tristes morteils, En premier chaque fois s'enfuit.

Pourquoi différer. ? - ajoute-t-il - pourquoi cette indolence. ? Si tu en profites pas, il s'enfuit. Et quand tu en auras profité, il s'enfuira quand même : aussi faut il concurrencer la vélocité du temps par la vitesse à en user, comme un torrent qui dévale et assaillant, y puiser vivement. C'est d'ailleurs une très belle travuillée du poète, pour blâmer l'expectative,de dire que le jour : la meilleure époque, mais : le meilleur jour. Comment peut-iu, indolent et tranquille au milieu d'une parelle fugacité du temps, te flatter de la perspective, fondée sur le seul scénario de ton désir, d'une longue série de mois et d'années. ? C'est d'une journée que l'on te parle, de celle-là même qui s'enfuit en ce moment. Peut-on alors douter que ce ne soit la principale et la meilleure journée qui s'enfuie pour les mortels tristes, c'est-à-dire désireuse de leurs occupations. ? Eux dont l'esprit entaché est pris au dépourvu par la vieillesse, qu'ils attendent sans armes et sans préparation. Ils n'ont en effet rien pressenti : à l'improvisté ils y sont soudain tombés, ils ne se tentaient pas quotidiennement s'accumuler. Ainsi qu'une conversation, une lecture, ou quelque longueur particulièrement prenante abuse des gens en voyage, et les voici rendus avant d'avoir réalisé qu'ils approchaient du but, ce trajet continu et fort précipité de la vie, qu'involéllis ou endormis nous faisons du même pas, n'est point aperçu des gens occupés, si ce n'est sur la fin.

Sénèque suite

source ABU

D'autres textes philosophiques

Kant idée, Lamarck, Lao Tseu, Lao zi, Leibniz théodicée, Leibniz système, Leroux, Locke, Lucrece, Malebranche, Marx, Mesnier, More, Nietzsche qui savoir, Nietzsche oncr, Parménide, Pascal, Pindare.

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24
25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46
47 48 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68
69 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90
91 92 93 94 95 96 97 98 99 100 101 102 103 104 105 106 107 108 109
110 111 112 113 114 115 116 117 118 119 120 121 122 123 124 125 126
Accueil - Contact

© Jean Marc Tonzoza